

# Faits de grammaticalisation et processus narratifs. Les verbes 'se (re)dresser' et 'prendre' dans l'arabe mauritanien

Catherine Taine-Cheikh

▶ **To cite this version:**

Catherine Taine-Cheikh. Faits de grammaticalisation et processus narratifs. Les verbes 'se (re)dresser' et 'prendre' dans l'arabe mauritanien. A. A. Avram, A. Focseneanu and G. Grigore. A Festschrift for Nadia Anghelescu, Editura Universităii din Bucuresti, pp.490-518, 2011. halshs-00668281

**HAL Id: halshs-00668281**
**https://shs.hal.science/halshs-00668281**

Submitted on 9 Feb 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FAITS DE GRAMMATICALISATION ET PROCESSUS NARRATIFS
LES VERBES 'SE (RE)DRESSER' ET 'PRENDRE' DANS L'ARABE MAURITANIEN

CATHERINE TAINE-CHEIKH

## 1. Introduction

L'auxiliation est un phénomène d'une extrême fréquence dans les langues du monde et, dans l'étude des faits de grammaticalisation, l'on retrouve souvent, pour un même 'grammème', des verbes de sémantisme identique ou proche, d'une langue à l'autre, voire d'une famille de langues à une autre. Ainsi, pour l'expression du futur en arabe et en berbère, ai-je trouvé, à l'instar de ce qu'on avait inventorié ailleurs, des verbes de mouvement et des verbes désidératifs, même si le choix du lexème 'source' variait beaucoup dans le détail et même si ces deux ensembles lexicaux n'épuisaient pas la totalité des possibilités exploitées (Taine-Cheikh 2004 et 2009).
La présente étude s'inscrit dans un champ qui, pour être proche de la question du futur, n'en est pas moins différent: c'est celui de l'inchoativité, auquel Nadia Anghelescu s'est intéressé à plusieurs reprises (cf. Anghelescu 1991, 1999 et 2004: 413 et *sq.*). Ainsi qu'elle l'a souligné, plusieurs verbes servent, en arabe classique comme dans les dialectes, à l'expression de l'inchoatif, surtout si l'on prend la notion d'inchoativité dans son sens le plus général.
Notre objectif ici est d'étudier le verbe *gām* qui, en *ḥassāniyya*, sert le plus fréquemment à l'encodage de cette valeur et, concurremment, de faire l'inventaire de toutes les constructions particulières dans lesquelles ce même verbe est susceptible d'apparaître. Au terme de l'analyse exhaustive d'un certain nombre de textes narratifs, nous préciserons à quelles conditions le verbe *gām* (ou, plus rarement, le verbe *gbaḍ*) assume la fonction narrative qui a été relevée, dans d'autres dialectes, pour l'emploi auxiliant de *qām/gām* ou pour celui d'autres auxiliaires.

## 2. *gâm* comme verbe auxiliaire de l'inceptif

Le verbe *qāma* n'est, en arabe classique ou standard, que l'un des verbes inchoatifs usités pour indiquer le commencement d'une action (cf. Anghelescu 2004: 414) et son emploi, moins fréquent que celui d'autres verbes, n'est pas toujours signalé (cf. Badawi and *al.* 2004: 427-431, Haak 2006: 220). En revanche, et même s'ils sont loin d'être généralisés, ses équivalents *qām/gām/ʾām* font partie des verbes dialectaux souvent grammaticalisés pour exprimer l'idée d'inceptif ou ingressif. Nous étudierons d'abord les emplois de ce verbe en *ḥassāniyya* avant d'envisager les cas plus ou moins similaires observables dans les autres dialectes arabes.

### 2.1. En *ḥassāniyya* (arabe de Mauritanie)

#### 2.1.1. *gâm* comme verbe plein

Le verbe *gâm* a plusieurs sens, en *ḥassāniyya*, mais son sémantisme est tout à fait comparable à celui de *qāma*. Souvent traduit, à l'instar de *ugəv*, par 'se lever, se mettre debout' (cf. le dicton en (1)), il semble cependant d'un emploi plus large. Alors que *ugəv* est préférentiellement usité pour la position debout ou levé des humains et des animaux — et, métaphoriquement, pour des plantes ou des objets rappelant cette position —, l'emploi de *gām*

est fréquent, non seulement avec des sujets animés non humains ou inanimés comme les plantes, mais aussi avec des sujets encodant des phénomènes tels que le bruit ou le vent (cf. (2))[1]. Ceci n'est sans doute pas étranger au fait que *gâm* exprime aussi bien le mouvement de 'se lever' que celui de 's'élever', ou encore celui de 'se dresser, se redresser', par exemple à partir d'une position moins droite ou plus basse (ainsi en est-il par exemple de la personne allongée ou accoudée qui se redresse et passe — ou reste — en position assise). Le verbe *gâm* est toujours intransitif et il n'y a guère que dans le sens (rare) de 's'occuper de' que la présence d'un complément introduit par une préposition (en l'occurrence *və*) est obligatoire.

(1) mā ṣāb igûm ʿagḷû-h
'Il n'a pas réussi à se lever, ils l'ont attaché au genou.'[2]

(2) ər-rîḥ gâmət
'Le vent s'est levé.'

2.1.2. *gām* comme verbe auxiliaire

Lorsque *gām* est auxiliarisé, il perd son sens de verbe plein: sa présence indique seulement que l'action exprimée par le verbe ($V^2$) qui le suit est à son commencement. L'ordre entre l'auxiliant et l'auxilié est fixe et *gām* précède souvent immédiatement $V^2$. Dans ce cas, surtout si l'auxiliant reste à une forme monosyllabique (celle de la 3e personne du masculin singulier, notamment), *gām* tend à perdre son accent propre pour former avec $V^2$ un seul groupe accentuel (d'où la notation *ā* de la voyelle au lieu de *â*)[3].
Puisque le procès est unique, le rôle de *gām* ne faisant que restreindre le déroulement de l'action considérée à sa phase initiale, les deux verbes ont nécessairement le même sujet. Celui-ci, s'il est exprimé lexicalement, apparaît très souvent entre les deux verbes (cf. (3)). C'est le seul syntagme qui sépare $V^1$ et $V^2$ de manière récurrente, mais il arrive aussi, comme en (4), qu'un complément circonstanciel de temps s'insère en cette même position.
Comme on peut le constater aussi d'après l'exemple (4), $V^1$ et $V^2$ portent tous deux les marques de genre et de nombre du sujet (ici celles du masculin pluriel: *-u* pour la 3e de l'accompli, *-în* pour le participe). En effet, en *ḥassāniyya*, la grammaticalisation de l'auxiliaire *gām* ne se traduit pas, formellement par une tendance à l'invariabilité et encore moins à une réduction du signifiant.

(3) gām aḥmäd yəṣṣannät
'Ahmed a commencé à écouter.'

(4) gâm-u đāk əl-woqt dāvʕ-în
'À ce moment-là ils se mirent à courir.'

Dans la majorité des cas, l'auxiliant aspectuel *gām* est à l'accompli et l'auxilié $V^2$ est, soit à l'inaccompli (cf. (3)), soit au participe actif (cf. (4)). Le choix, pour $V^2$, dépend fondamentalement de l'aspect lexical du verbe, qui n'est que partiellement prévisible.
Se mettent à l'inaccompli des verbes comme *bkä* 'pleurer', *tʕayyaṭ* 'crier', *ġannä* 'chanter',

[1] Avec le sens de 's'arrêter', cependant, *ugəv* peut avoir un sujet de type très varié (vent et bruit compris).
[2] Se dit d'une situation déjà compromise que l'intervention d'un tiers ne fait qu'aggraver.
[3] On pourrait parler ici de 'composé occasionnel', comme Marcel Cohen l'a fait pour les syntagmes génitivaux synthétiques. Une variation de la prononciation entre le verbe plein et le verbe auxiliaire — apparemment encore plus prononcée: *qām* vs *qam* — a été signalée pour l'arabe syrien (Firanescu 2003: 483, note 2).

*säwwäl* "questionner", *žrä* ‘courir’, alors que les verbes suivants apparaissent souvent (comme *dvaʕ* ‘courir’) ou toujours (comme *gâs* ou *uʕad* ‘aller vers’, *sowḥal* ‘aller vers l'ouest’, *žä* ‘venir’, *ṛžaʕ* ‘revenir’ ou *mšä*$_1$ ‘marcher’) à la forme participiale.
L'emploi de *gām* inceptif, qui est possible après *ṣṣannät* ‘écouter’ et *ḫaṛṛaṣ* ‘regarder’, semble exclu avec les verbes ponctuels tels que *šâv* ‘voir’ et *smaʕ* ‘entendre’. Il est difficilement acceptable avec des verbes comme *mšä*$_2$ ‘partir’ et *ṛkäb* ‘monter à cheval’, sauf présence d'une expansion qui contribue à modifier l'aspect lexical du verbe (ainsi pour *mšä*$_2$ en (5)). L'idée de commencement apportée par *gām* implique donc que les bornes de début et de fin du procès soient bien distinctes, mais elle n'est nullement incompatible avec la notion d'un procès qui dure (d'où l'emploi de participe en (4) et, parfois, la répétition du verbe comme dans l'exemple (6) tiré d'un conte (Tauzin 1993: 22[4]).

(5) gām yəmši ʕlä l-lowṛa
‘Il a commencé à reculer (litt. à partir sur l'arrière).’

(6) gâm əs-sbaʕ yəžri yəžri yəžri
‘Le lion s'est mis à courir, courir, courir.’

Si l'auxiliaire *gām* est à l'inaccompli, cela signifie que le procès commence dans le présent ou dans un passé non révolu (l'équivalent d'un imparfait qui, dans les récits, peut être donné par le contexte, comme dans l'exemple (7) relevé chez Heath 2003: 104). Enfin, il arrive que *gām* soit à l'impératif, ce qui implique que V$^2$ le soit également (cf. (8)).

(7) təžri tālbət-ni, ngūm māši ʕlä aṯṛ l-qnam hākkā huwwā-l-i [...]
‘it was running, following me; (as) I was going after the flock’s tracks, there was [...]’

(8) gūm ərgəd
‘Va dormir ! dors ! endors toi ! remets-toi à dormir !’

2.1.3. Autres expressions de l'inchoativité

Il existe plusieurs moyens, autres que le recours à *gām*, de faire référence à un commencement, mais tous ne sont pas équivalents.
Comme verbe plein, *tlä* (classique *talā* ‘suivre’) n'est guère employé qu'avec le sens de ‘réciter, lire (le Coran surtout)’. Par contre, l'auxiliaire *tlä*[5] est fréquent, surtout en association avec la particule de négation *mā*: il exprime alors le cessatif (‘ne ... plus’). Lorsqu'il est à la forme positive — ce qui est plus rare —, *tlä* prend le sens d'un inchoatif. Cependant, de même qu'avec *mā tlä*, on se trouve au-delà de la phase finale, de même avec *tlä*, on se trouve en deçà de la phase initiale. Il n'y a donc pas une coïncidence rigoureuse entre *gām* et *tlä* même si les deux peuvent se rendre souvent par ‘se mettre à’: tandis que le premier auxiliaire est un véritable ingressif, le second se traduira en général par ‘être prêt à, entreprendre de, être disposé à’. Comparer (9) et (10) — pour d'autres exemples de *tlä*, voir ci-dessous (27).

(9) lə-mʕalläm gām yəštġal

[4] Je me permets, dans la citation d'exemples tirés de documents écrits, d'harmoniser le système de transcription et, pour ce qui est de l'arabe *ḥassāniyya*, de procéder à quelques modifications dans la transcription.
[5] Assez souvent réalisé *tä* (surtout au pluriel), plus rarement *thä*, il est l'un des rares auxiliaires du *ḥassāniyya* à subir des modifications phonétiques.

‘L'artisan a commencé à travailler.’

(10) lə-mʕalläm tlä yəštġal
‘L'artisan a entrepris de travailler.’

Il s'agit, dans ces deux exemples, d'un travail concret. S'il s'agissait d'un travail abstrait, on emploierait une autre construction, avec le verbe *säntä* ‘commencer’ (ou avec *bdä(ʾ)*, son équivalent emprunté à l'arabe standard[6]).

(11) säntä šaġˤlt-u
‘Il a commencé son travail.’

*gām* et *tlä* ont en commun d'être des auxiliaires de verbes processifs. Pour encoder l'entrée dans un nouvel état, c'est en général le verbe auxiliaire *ʕād* à l'accompli qui sera usité.

(12) ʕād yäsmaʕ
‘Il commence à entendre, il devient entendant (pour quelqu'un qui était sourd).’

Avec les adjectifs, l'emploi de *ʕād* correspond à l'acquisition d'une nouvelle qualité et c'est donc par le recours aux verbes dérivés à préfixe *əst-* (dits de X[e] forme) qu'on peut encoder, pour un certain nombre de racines, la phase initiale d'un changement d'état. Cf. *stäbyaḍ* ‘il a viré au blanc, il a commencé à devenir blanc’ ou *stgäll* ‘il a commencé à devenir rare’.
Ces quelques considérations, pour être rapides, n'en permettent pas moins de préciser les emplois de *gām*.

### 2.2. Dans les autres dialectes arabes

#### 2.2.1. Le verbe auxiliaire *qām/gām/ʾām*

À la différence de *tlä*, dont l'usage semble peu répandu[7], les équivalents dialectaux de *qāma* sont assez largement attestés dans les parlers arabes, mais surtout au Moyen-Orient. Voici un rapide état des lieux, limité ici aux constructions où l'auxiliant a nettement un sens d'inchoatif (ou plus précisément d'ingressif) comme dans les exemples du *ḥassāniyya*.
Au Maghreb, comme l'a souligné Grand'Henry (1977: 448), l'emploi de *gām* est rare et ‘ne se trouve guère que dans les régions périphériques de l'est et du sud-maghrébin (est-algérien, Tunisie, Mauritanie)’. Ainsi, a-t-on signalé, pour la Tunisie, l'emploi inchoatif de *qâm*, lorsqu'il est suivi d'un inaccompli. Cependant, pour le parler des juifs de Tunis, il est précisé:

> *qām* apporte souvent une nuance de soudaineté, d'énergie ou d'intensité dans l'action. Ainsi c'est cet auxiliaire qu'on emploie de préférence à *bdā* avec un verbe comme *ṣiyyäḥ* ‘pousser des cris’ qui exprime une action intense: *qām iṣiyyäḥ* ‘il se mit à pousser des cris’, *mäžāl ɛändu iḥəl fọṃṃu qāmət təḍɛilu* ‘il n'avait pas encore ouvert la bouche qu'elle se mit à le maudire’ [...] (Cohen 1975: 138).

Il semble en être de même à Takroûna où *qâm* ne prend le sens de ‘se mettre à’ que dans le contexte d'un procès réalisé avec énergie et vivacité (Marçais et Guiga 1959: 3318):

---

[6] Il arrive que *bdä(ʾ)* soit employé comme auxiliant avec un V[2] à l'inaccompli (cf. Sounkalo 2008: 34), mais il s'agit là d'un usage plus ‘médian’ que typiquement dialectal.
[7] Cohen (1924: 269), qui n'évoque que les emplois négatifs de *tlw* ‘suivre’ (§ ‘Continuité et cessation’), en limite les occurrences aux parlers arabes du Sahara. Pour ma part, j'ai constaté que Loubignac (1952: 376) signale un emploi inchoatif (non négatif) de *tlä* chez les Zaër du Maroc, mais donne ‘continuer’ comme traduction.

(13) qâm-isəb$^{b}$-fiia
'Il s'est mis à m'insulter.'

À l'Est du continent africain, en revanche, l'auxiliaire semble à la fois plus courant et de contexte moins restreint, que ce soit en Egypte ou dans le domaine tchado-soudanais. Voici deux exemples empruntés à l'arabe d'Abbéché, au Tchad, qui montrent que, dans ce parler, *gām* 'se mettre à' a pour doublet la forme géminée *gamma* (14) et que, si $V^2$ est le plus souvent à l'inaccompli, il peut aussi être à l'accompli (15), pour indiquer que 'le procès global est achevé' (Roth 1979: 57).

(14) gumt nabki/gammēt nabki
'Je me suis mise à pleurer.'

(15) gammēt farrašhtahum
'Je me suis mis à les battre.'

Dans la Péninsule arabique, le verbe *gām/qām/kām* 'se lever' est fréquemment donné comme formant un inchoatif ou un ingressif lorsqu'il est suivi d'un verbe à l'inaccompli: ainsi en Arabie centrale (cf. Socin 1900-1: 239 — cité par Cohen 1924: 267), au Yémen (à Sanaa, cf. Watson 1993: 157; dans la Tihama, cf. Simeone-Senelle 1995; à Zabid[8]) ou dans l'Arabie de l'Est, auquel l'exemple (16) est emprunté (Holes 2001: 441).

(16) kām yirṭin wiyyāh
'He began speaking a foreign language with him.'

Le verbe *qām* (ou ses variantes) est attesté, en dehors de la Péninsule arabique, dans beaucoup de dialectes moyen-orientaux, mais avec une syntaxe et un sémantisme qui présentent d'importantes variations d'un parler à l'autre.
Ceux où le verbe 'se lever' présente le plus clairement un emploi d'auxiliaire de l'ingressif (avec un $V^2$ généralement à l'inaccompli), semblent être, au Proche-Orient, des parlers de bédouins (ceux du nord d'Israël, cf. Rosenhouse 1984: 121, et ceux de la Haute Jézireh syrienne, cf. Bettini 2006: 43 — voir l'exemple (17)) ou certains parlers iraquiens (cf. Erwin 1963: 345 et, pour les chrétiens de Baghdad, Abu-Haidar 1991: 92-93).

(17) ṣār yḥibb ummi w-ummi gāmat itḥibbu
'il devint amoureux de ma mère et ma mère aussi commença à l'aimer' (p. 121, § 2)[9]

On le trouve encore cité par bien d'autres auteurs, dans l'aire proche-orientale, mais l'emploi de l'auxiliaire y apparaît souvent, ou plus limité (cf. Feghali 1928: 50, Cowell : 354[10]), ou plus délexicalisé (cf. Blau 1960: 127-8). Je reviendrai sur ce dernier cas en 3.2.

2.2.2. Autre verbe auxiliaire de même sens
Grand'Henry (*ibid.*: 446) signale l'emploi, typiquement maghrébin, de *nâḍ/nâḍ* avec une

[8] Samia Naïm a fait un exposé en 1997 sur l'emploi des auxiliaires dans les parlers du Moyen-Orient. Elle a bien voulu me communiquer son exemplier.
[9] Cet exemple semble illustrer la différence entre les auxiliaires *ṣār* et *gām* — une opposition apparemment comparable à celle qu'on a en *ḥassāniyya* entre *ʿād* et *gām* —, l'un étant employé avec un verbe statif (*iḥibb*) et l'autre, avec un verbe processif (*itḥibb*).
[10] C'est *balleš* qui est donné par Feghali (*ibid.*: 47) comme l'auxiliaire usuel de l'inchoatif au Liban.

valeur inchoative. Dans le parler sud-tunisien des Marazig (l'un des parlers auxquels il renvoie), le verbe *nâḍ* est effectivement, à la fois un verbe plein signifiant ‘se lever’ et, lorsqu'il est suivi d'un inaccompli, un auxiliaire signifiant ‘se mettre à’ (Boris 1958: 630)[11].
L'emploi inchoatif de ce verbe est attesté dans d'autres parlers maghrébins — Beaussier, par exemple, le signale et en donne un exemple avec ‘crier’ (1958: 1010) —, mais il pourrait, ailleurs que chez les Marazig, avoir un emploi plus restreint. Ainsi, à Takroûna, *nâḍ* auxiliaire est-il glosé par ‘se mettre brusquement à’ (Marçais et Guiga, *op.cit.*: 4093).

2.2.3. Autres cas comparables

Parmi les autres verbes de mouvement auxiliarisés, je retiendrai le cas des verbes qui, comme verbes pleins, signifient ‘s'asseoir’. J'en ai recensé trois.
Le premier, qui forme un couple (antithétique) avec *qāma* mais qui se laisse classer, pour le classique, parmi les verbes de transformation et de devenir (Angelescu 2004: 412-4), est *qaʕada*. De nombreux parlers l'emploient comme verbe de position et certains d'entre eux l'ont grammaticalisé en en faisant un moyen d'expression de l'inchoatif (cf. Grand'Henry, *ibid.*: 447-8).
Cependant, David Cohen considère que *qʕad*, chez les juifs de Tunis, a la particularité d'être un inchoatif ‘duratif’ (*ibid.*: 136), et cette caractérisation pourrait s'appliquer à de nombreux dialectes. Dans le parler algérien de Sidi-Bel-Abbès (Madouni 1994: 133-4), *gʕad* apporte généralement une valeur de durée et, souvent, une valeur d'inchoatif, mais il semble aussi que la seconde valeur puisse dominer, ainsi dans l'exemple (18).

(18) ḥaṭṭo-na təmna u gɛädna nəstənnu
‘Ils nous ont déposées là-bas et nous nous sommes mises à attendre.’

La même association semble exister dans les parlers palestiniens lorsque *qaʕad* est suivi d'un verbe à l'inaccompli (cf. Eksell 1995: 44).
Concernant le Soudan, Reichmuth (1983: 293-4) est particulièrement explicite sur la situation rencontrée dans l'arabe de la Shukriyya. *gaʕad* est un auxiliaire qui indique le commencement d'une action qui dure ou se répète; il a pour exact équivalent, dans cette fonction ingressive, l'auxiliaire *gannab* dont le sens, comme verbe plein, est identique à celui de *gaʕad*[12]:

(19) gannaban iḍḥakan ʕalēha
‘Sie fingen an, über sie zu lachen.’

C'est un troisième verbe ‘s'asseoir’ que Naïm a relevé à Sanaa. La grammaticalisation présente une particularité formelle, celle de distinguer le vocalisme de l'auxiliaire (*žilis*) de celui du verbe plein (*žalas*). L'auteure ne signale pas, pour l'emploi auxiliarisé, une valeur durative, mais oppose la valeur inchoative de *žilis* à la valeur ingressive de *gām* (2009: 84-6):

(20) žəlsit tədris
‘Elle se mit à lire le Coran.’

---

[11] *wˀgaf* ‘se mettre debout, se tenir debout’ est attesté également, mais *gām* ne figure pas dans le dictionnaire de Boris. Il y a donc divergence, sur ce point, entre ce parler et le *ḥassāniyya* — du moins sur le choix du lexème grammaticalisé, le concept-source étant identique. Ce fait est intéressant dans la mesure où j'ai eu l'occasion de souligner l'existence, entre eux, de nombreuses convergences (cf. Taine-Cheikh 1991).
[12] Dans ce même parler, *gām* est également employé comme ingressif, mais sans la valeur particulière (durative ou répétitive) de *gannab* et *gaʕad*.

(21) gālat ša-gūm ʾareḥ-l-ī
‘Elle dit: « Je vais m'en aller ».’

On notera que la grammaticalisation des deux verbes de position, ‘s'asseoir’ et ‘se lever’, aboutit à des valeurs (très) proches mais néanmoins distinctes.
Il aurait sans doute été intéressant de poursuivre l'investigation avec les autres verbes de mouvement tels que *rāḥa* et *ǧāʾa* — ou même *ṣāra* et *ʕāda* qui, à l'origine, faisaient partie de cette même catégorie de verbes (cf. Anghelescu, *ibid.*: 416-7) —, mais cela dépasse de beaucoup le cadre de la présente étude[13].

## 3. Les emplois narratifs de *gâm*

### 3.1. En *ḥassāniyya*

3.1.1. La construction coordinative

Dans les récits, et particulièrement dans les contes, il est très fréquent qu'on trouve une suite de verbes coordonnés à l'accompli. Ils partagent fréquemment (22), mais pas nécessairement (23), le même sujet (réduit ou non à l'indice personnel). Les procès reliés par le coordonnant *wä/w/u* représentent des événements qui se succèdent dans le temps (23) ou sont donnés comme successifs dans la narration (22) alors qu'ils sont susceptibles de s'être passés au même moment. Voici quelques exemples tirés des contes recueillis par Tauzin (1993).

(22) šädd-hä w-aʕṭâ-hä ši mən əl-vaḍḍa mâ-hu ši yowvä
‘Il l'a épousée, et lui a donné tant d'argent que ça n'en finissait pas.’ (cf. p. 28-9)

(23) mšä u žâb l-hum əl-mä u gabḍu əl-lbän u ẓaṛṛgû-h u šaṛbət ʕazbət lə-bzûgä [...]
‘Il est parti et leur a apporté de l'eau. Ils ont pris le lait et ils ont mélangé le tout. La jeune fille de Bzougue a bu (...).’ (cf. p. 138-9)

Dans la traduction en français, il est fréquent que le coordonnant ne soit pas rendu (comme dans l'exemple précédent, où Tauzin a choisi de mettre un point chaque fois que l'on changeait de sujet), mais l'on s'attend à ce que la succession des événements se présente avec une certaine logique et qu'il y ait une relative cohérence discursive entre les actions.
Dans certains contes, le verbe *gâm* apparaît fréquemment comme premier verbe d'une succession de deux (ou plus de deux) procès coordonnés. L'association de ‘se lever’ avec le(s) procès qui sui(ven)t paraît souvent assez naturelle, notamment lorsque le second verbe exprime lui aussi un verbe de mouvement (‘venir’, ‘partir’, ‘courir’...). Elle paraît plus curieuse lorsque le verbe suivant encode une action telle que ‘parler’, ‘manger’ ou ‘cracher’ (comme en (24)) — des actions qui n'impliquent nullement la station debout:

(24) gâm wä tnaḫḫam u šâyəʕ vî-hä
‘Il a craché et a envoyé le crachat en l'air.’ (cf. p. 130-1)

L'interprétation littérale devient difficile lorsque le verbe qui suit (*ugəv*) signifie lui aussi ‘se lever’ (cf. (25) relevé dans Ould Mohamed Baba 1999). Enfin, elle paraît complètement exclue dans certains cas, par exemple lorsque l'actant censé se lever est déjà debout, ou est et demeure en position assise. Ce dernier cas est illustré notamment par un conte où une marâtre

[13] Pour avoir une idée du tableau offert dans un même parler par la grammaticalisation de trois de ces verbes, cf. les articles sur le syrien de Firanescu (2008 et 2010).

cherche par tous les moyens à faire descendre la fillette qui partage sa monture, afin de se débarrasser d'elle (cf. (26)).

(25) gām wāḥəd mn-äwlād äbi w-ūgəf gāl-lu [...]
‘Entonces se levantó uno de los hijos de Äbi y dijo (...)’ (151-2)

(26) əl-vâydä mšä huwwä u ṛaḥḥlu hûmä mən đīk əd-däṛ. gâmət u rävdət-hä mʕâ-hä u dârət-hä və šägg-hä. zərgət mənt owzâr-hä. gâlət l-hä: « näggzi əgəbḍi mənt owzâr-ək » [...]. zərgət əl-ḫaymä u gâlət-hä: « näggzi əgəbḍi ḫaymt-ək ». [...]. gâmət u zərgət tiziyyâtən-hä u gâlət l-hä: « näggzi əgəbḍi ət-tiziyyâtən ». [...]
‘Ensuite il est parti, et elles ont déplacé le campement. Elle l'a fait monter avec elle et l'a mise sur l'un des côtés de la monture. Elle a jeté sa poupée et lui a dit: « Descends, prends ta poupée ». (...) Elle a jeté la tente et elle lui a dit: « Descends, prends ta tente ». (...) Elle a jeté ses grands sacs et lui a dit: « Descends, prends les sacs ». (cf. p. 116-7)

Dans les exemples (24) et (26), *gām* n'a pas été traduit et Tauzin n'a pas considéré qu'il y avait une nuance sémantique à rendre entre les deux premiers *zərgət* et le dernier *gâmət u zərgət*. Je pense qu'elle a effectivement eu raison de ne pas traduire *gâm(ət)* par ‘(elle) s'est levé(e)’, même si, formellement, il pourrait s'agir de ce même verbe *gâm*. Par ailleurs, il est clair que *gâm* apparaît ici dans un contexte syntaxique qui diffère de celui qu'on avait précédemment lorsque *gām* était suivi d'un $V^2$ à l'inaccompli ou au participe, bien qu'on ait au moins un point commun entre les deux constructions: *gām* et le verbe qui suit ont le même sujet et présentent le même accord en genre et en nombre, ici comme dans tous les exemples rencontrés dans mes dépouillements. Considérons maintenant l'ensemble de phrases qui, dans le livre, compose les deux premiers paragraphes d'un conte intitulé ‘Le diable et la culture’. Là encore, les différents *gām* (6 en tout, soulignés par mes soins) ne sont pas traduits mais, pour essayer de cerner leur contexte d'apparition, j'ai fait figurer un X entre crochets dans la traduction de Tauzin là où ils pourraient figurer sous une forme ou une autre:

(27) ḫâlgä bläydä tänhräṯ w ällā tžî-hä ən-näs u täḥräṯ-hä kûn bläydä mən-hä waḥdä mā igədd ḥadd yäḥräṯ-hä, ḫāyvîn mən-hä vî-hä ähl lə-ḫlä. gäm ṛäžəl u gâl änn-u vaṛḍ änn-u yäḥräṯ-hä, änn-u đīk lə-bläydä ižî-hä u yäḥräṯ-hä. gālû l-u waḥdäyn « iläyn tžî-hä lâhi täḥräṯ-hä tdôr ttämm ällā mnäyn tlä tžî-hä, lähi tʕaddäl vî-hä ši, idôṛ iži və zərräk wâḥəd mən ähl lə-ḫlä iʕaddäl mʕâ-k ši ». u gâl l-hum änn-u yaʕml-u, änn-u idôr yəmši huwwä w igîs-hä.
gâm wä mšä u gâs-hä. mnäyn tlä yaḥräṯ-hä, hiyyä aṛḍ kbîrä, mnäyn tlä yaḥräṯ-hä, žâ-h đāk mnâdəm, gâl l-u « äntä əš tʕaddäl ? ». gâl l-u « ânä naḥräṯ ». gâm wä žbä mʕâ-h wä tlä yaḥräṯ mʕâ-h ət-ṭṛâb. gâm wä mšä u žä lə l-ḫwâši wä tlä ikaṣṣar mən-hä ši mən əs-ṣdaṛ lâhi izärräb bî-h əz-zṛab. gâl l-u « äntä əš tʕaddäl ? ». gâl l-u « ânä lâhi nzärräb ʕlä ḥärîṯṯ-i ». gâm u žâ-h đâk wä tlä ikaṣṣṛ-u mʕâ-h. tlä izärräb ʕlî-hä bî-h, izärrb-u bî-h. gâm wä mšä u ḫallâ-h ileyn tlä ižî-hä lâhi yägžî-hä.
‘Il était une fois un endroit qu'on cultivait. Les gens y allaient et le cultivaient, sauf un coin que personne ne pouvait cultiver. Ils avaient peur des diables qu'il y avait là. [X] Un homme a dit qu'il lui fallait le cultiver, que ce coin-là, il allait y aller et le cultiver. Quelques-uns lui ont dit: « Si tu le cultives, chaque fois que tu iras pour y faire quelque chose, un de ces diables viendra à ton côté pour travailler avec toi ». Il leur a dit que ça lui était égal et qu'il voulait y aller.

[X] Il y est allé. Quand il a commencé à cultiver, c'était une vaste terre, quand il a commencé à cultiver, cet individu-là est venu à lui. Il lui a dit: « Qu'est-ce que tu fais ? » L'homme lui a dit: « Je laboure ». [X] Il s'est penché avec lui et s'est mis à labourer la terre avec lui. [X] L'homme s'est dirigé vers la limite du champ et s'est mis à couper des branches d'arbres pour en faire une clôture. Le diable lui a dit: « Qu'est-ce que tu fais ? » L'homme lui a dit: « Je vais clôturer mon champ ». [X] L'autre est venu et s'est mis à les couper avec lui. Ensuite il s'est mis à en faire une clôture, ils ont clôturé avec ça. [X] L'homme est parti, il n'est retourné à son champ qu'au moment de sarcler.' (cf. p. 50-51)

Il n'est pas rare, dans les contes, que l'emploi de *gāl* 'dire' soit très fréquent, mais sa présence est motivée par sa fonction d'introducteur de paroles. Dans le conte dont sont extraits les deux paragraphes précédents, *gâm* est presque aussi fréquent que *gâl* (avec lequel il paraît d'ailleurs alterner — du moins dans le 2$^{e}$ §), comme si son rôle était d'introduire un événement important et/ou de souligner les procès qui faisaient progresser la narration. Pour indiquer le début d'une action, le conteur semble d'ailleurs avoir recours assez systématiquement à *tlä*: pas moins de 6 occurrences (que j'ai choisi également de souligner).
On pourra remarquer que les *gām* et les *tlä*, outre le fait qu'ils apparaissent dans des constructions différentes (de coordination pour les premiers, d'auxiliation pour les seconds), occupent en général des positions divergentes dans la proposition: alors que les 6 *gâm* viennent en tête de proposition (et même d'énoncé, car ils suivent régulièrement une ponctuation forte), 3 *tlä* apparaissent dans des subordonnées temporelles, un seul des 3 autres occupant la première place dans un énoncé. Cette différence de position est surtout pertinente dans la mesure où elle conforte l'opposition entre l'emploi intrapropositionnel à valeur proprement aspectuelle et l'emploi interpropositionnel comme marqueur discursif.
Les auteurs consultés préfèrent, souvent, ne pas traduire la tournure *gâm wä* suivi d'un verbe à l'accompli, mais c'est loin d'être une règle absolue. Il arrive à Ould Mohamed Baba de le rendre par l'adverbe *entonces* 'puis, alors' (cf. (25)). Par ailleurs, dans trois des exemples relevés dans les textes édités par Cohen (1963), l'adverbe 'alors' apparaît:

(28) gâm l-wâləd wə-ġmaḍ vî-h [...]
'Le père alors lui fit un clin d'œil (...).' (cf. p. 246)

Même si 'alors' est rare, son ajout dans les traductions ne soulèverait en général guère de problème: il n'y aurait pas de contre-sens, tout juste un alourdissement inutile du style lorsque la tournure est omniprésente, comme dans l'exemple (27).
Avant de revenir sur les questions de fréquence relative de la tournure, je souhaite examiner de près les énoncés où l'emploi de *gâm* fait exception aux règles habituelles d'usage.

### 3.1.2. Les emplois non canoniques

Au cours de mes dépouillements, j'ai relevé 11 exemples où *gâm* était susceptible d'être un marqueur discursif bien qu'il n'y ait pas de coordonnant. L'absence de *w(ä)* dans ces énoncés pose cependant un problème à mon informateur et selon lui, pour les rendre corrects syntaxiquement, il faudrait, à défaut, pouvoir restituer une ponctuation particulière (avec des points de suspension) ou imaginer une reprise appositive.
Chez Tauzin, quelques rares exemples sont de ce type. J'en ai compté cinq (p. 40, 76, 100, 106 et 126). Je propose entre crochets, pour l'un d'eux, ce qui pourrait rendre l'énoncé grammatical, si l'on décide de maintenir V$^{2}$ à l'accompli:

(29) gâm əl-qowl [u/.../,] brək və l-lowḥ
‘Le *goul* est allé s'accroupir’ (cf. p. 126)

Chez Ould Mohamed Baba, dans trois exemples, *gâm* paraît être un marqueur discursif sans *wä* — à moins qu'il s'agisse d'appositions où *gâm*, verbe de mouvement, ne serait pas traduit. Voici l'un des exemples:

(30) mnäyn lḥag ət-tižāl gāmu ən-nās [u] žāw-h yläwwdu l-ən-nägä hāđi
‘Cuando venció el plazo, los estudiantes le pidieron la camella’ (cf. 1999: 150)

Enfin, dans les textes édités par Cohen, il y a, chez le même locuteur, plusieurs tournures *gām u* conformes à la règle, mais aussi trois occurrences de *gām* sans coordonnant. Dans l'exemple suivant, on trouve l'un et l'autre cas dans la même phrase, mais il faut restituer plusieurs hésitations et interruptions (que tente de représenter ici la ponctuation ajoutée entre crochets), pour saisir la structure de l'énoncé, au-delà des vicissitudes de l'oral spontané.

(31) gām [...] wəktən ənnhāṛ ža ṛamaḍān, ṣāmu [ä]hlu[,] gabḍu [...,] gām hūwa u gās wālətt-i
‘Un soir, Ramadhan étant arrivé, ses parents avaient entrepris le jeûne. Il s'en alla vers ma mère’ (cf. 1963: 246-7)

Il en est de même dans les deux autres exemples, et notamment dans l'exemple donné en (32) où l'on doit supposer une interruption suivie d'une apposition car, avec le prédicat adjectival, on s'attendrait normalement à avoir le coordonnant suivi du modal *ʕād*:

(32) gāmət wāləttu [.../u ʕādət] zād ḥnīna, taʕṛaf l-wāldayn [...]
‘Sa mère, alors, pleine de tendresse... tu sais, les parents (...)’

Ces considérations sur les énoncés non canoniques visent à récuser la thèse selon laquelle on pourrrait avoir après *gâm* (directement, sans coordonnant) un verbe à l'accompli. Ce point est important à préciser car la situation semble assez différente dans les autres dialectes, en particulier ceux du Moyen-Orient auxquels Grand'Henry (*op. cité*) a comparé le *ḥassāniyya*.

3.1.3. Discursivité et stylistique

Dans ce même article, Grand'Henry précisait:

> de tous les parlers maghrébins connus, semble-t-il, c'est le mauritanien qui fait le plus large usage de *gâm* (= *qâm*): la valeur de cet auxiliaire semble y être tellement usée que le sens inchoatif est presque oblitéré et qu'il y a le plus souvent simple translation en adverbe ou même en conjonction de coordination « et alors, et ». (*ibid.*: 448)

Outre le fait que cette affirmation, pour être juste, n'en est pas moins réservée à la seule construction de *gâm u* + $V^2$ à l'accompli, je voudrais ajouter que la fréquence d'usage de cette construction semble varier beaucoup d'un locuteur à l'autre, même si l'on ne prend en compte que les récits et, en premier lieu, les contes.

Dans ceux recueillis par Tauzin, l'emploi de *gâm* comme marqueur discursif est loin d'être toujours aussi important que dans le conte ‘Le diable et la culture’ cité précédemment. Il est fréquent qu'il y en ait un, voire deux par paragraphe, mais il peut y en avoir beaucoup moins. Ainsi, dans le conte ‘Le petit animal sauvage’ (p. 98-101), cette construction n'apparaît-elle que dans le dernier paragraphe, alors que les huit précédents en sont dépourvus. Quant au conte ‘Le serment de Vneyde’, il est sans doute plus court (six paragraphes), mais il ne

présente aucune occurrence de ce type.
Dans les textes réunis par Cohen, l'emploi de *gâm* comme marqueur discursif paraît plus fréquent que celui de *gâm* comme auxiliaire de l'ingressif mais, en dehors d'une occurrence relevée dans la 4e histoire (p. 270), tous les *gâm* discursifs apparaissent dans la seconde (p. 246, 248 et 250).
Ould Mohamed Baba a publié quatre articles sur des historiettes et des contes (assez brefs) recueillis dans la région du Sud-Ouest de la Mauritanie (comme David Cohen) et, pour l'essentiel, aux alentours de Méderdra. Les *gâm* sont très rares dans le plus ancien (1998) consacrés à des faits historiques (sauf erreur, je n'ai trouvé qu'un seul *gâm* p. 172 — probablement discursif bien que non suivi d'un coordonnant). Dans l'article de 1999, les *gâm* discursifs sont assez bien répartis dans les trois histoires recueillies auprès du même informateur (où 8 *gäm* sur 10 sont des marqueurs discursifs — 7 sur 8 avec *wä*). Dans l'article de 2001, ils sont proportionnellement moins nombreux et parfois concurrencés par un autre marqueur (voir en 4.1.2.). Enfin, dans l'article de 2002, tout *gâm* est absent de 9 textes sur 22 et, sur les 22 occurrences de *gâm*, 16 sont des *gâm* discursifs (les 5e, 6e, 8e, 12e, 18e, 19e et 22e textes en comptent 1; les 1e, 4e et 11e textes en comptent 2; le 15e en compte 3).
Quant au recueil de textes recueillis par Heath (*op. cité*) chez les hassanophones du Mali, les occurrences de *gâm* y sont assez rares. On trouve un certain nombre de *gâm* employés comme auxiliaires de l'inchoatif, mais très peu de *gâm* susceptibles d'être des marqueurs discursifs, hormis trois cas (p. 106) où *gâm* est suivi d'un verbe à l'accompli précédé du coordonnant. La plupart des informateurs de Tauzin étant originaires de l'Est ou de l'extrême Est de la Mauritanie, je ne suis pas sûre que l'on puisse en conclure que l'absence (ou la rareté) de cette construction au Mali soit une spécificité régionale.
Par contre, je pense que l'ensemble des faits montre que, si la tournure est susceptible de remplir un rôle non négligeable dans la narration et si elle constitue une forme de grammaticalisation comprise (probablement) par tous, elle n'appartient pas nécessairement au registre stylistique de tous les locuteurs du *ḥassāniyya*. La différence de performance entre les hassanophones est encore plus nette pour *gbaḍ*, comme on le verra en 4.1., mais on peut aussi se demander si les exemples classés ici comme 'non canoniques' ne sont pas à considérer comme le signe annonciateur d'une évolution en cours, comparable à celle qui s'est passée dans la plupart des dialectes arabes.

### 3.2. Dans les autres dialectes arabes

#### 3.2.1. La construction syndétique

Une construction avec coordonnant, formellement identique à celle observée en *ḥassāniyya*, a été relevée dans quelques dialectes mais, même dans ceux-là, elle apparaît comme une variante de la construction sans conjonction de coordination.
Dans l'Arabie de l'Est, *gām/kām* 'indicates a new development or sudden turn of events' lorsqu'il est suivi d'un accompli (avec ou sans *u*). On notera cependant que, d'après la traduction proposée par Holes (*op. cit.*: 442), la désémantisation de *gām* semble moins prononcée dans les exemples avec *u* ((33) et (34)) que dans l'exemple sans *u* (35):

(33) il-arḍ kām u bāʕ-ha
'He upped and sold the land.'

(34) gām u lawwaṣ minni u minni

‘He went off and scrounged here and here.’

(35) gām fazz yiṭāliʿ il-maḥḥār
‘He suddenly leapt up to inspect the pearl-clams.’

Dans les ‘Contes féminins de la Haute Jézireh syrienne’, l'emploi discursif de *gām* est extrêmement fréquent et, comme le fait remarquer Bettini (*op. cit.*: 43), « *gām* aussi bien que d'autres verbes de mouvement peuvent être employés coordonnés, avec ou sans conjonction, à un autre verbe en lui conférant la nuance, plus ou moins évidente, d'une décision soudaine d'accomplir l'action ». Outre la connotation de soudaineté (parfois) apportée par *gām* et l'emploi facultatif de la conjonction (deux traits qui rapprochent plus ce parler de nomades syriens de ceux étudiés par Holes que du *ḥassāniyya*), la langue de ces contes a la particularité d'offrir des exemples où les deux verbes mis sur le même plan (‘coordonnés, avec ou sans conjonction’) peuvent être, non seulement à l'accompli, mais encore à l'inaccompli, à l'impératif ou au participe.
Cependant, les seuls exemples donnés p. 43-4, pour *gām w-* (j'examinerai en 4.2.1. ce qu'il en est pour *giḍab w-*) sont des exemples avec l'impératif ‘narratif’ (36) ou avec *čān* suivi de l'inaccompli (37) et, de fait, la construction qui est de loin la plus fréquente dans les contes est celle sans coordonnant (surtout avec des accomplis — cas par ailleurs dominant[14]).

(36) gūm al-walad w-dīr ad-dinya w-štar bītu [...]
‘Le garçon, il fit tourner (la roue) de la fortune, il acheta sa tente (...).’ (p. 94, § 30)

(37) haḏāk al-yōm mā bī sayyarāt čān ngūm w-nirḥal ʿağ-ğbala
‘(...) à cette époque-là il n'y avait pas de voitures, nous nous mîmes en route vers la montagne.’ (p. 273, § 1)

3.2.2. La construction asyndétique

Lorsque Marcel Cohen souligne, dans son étude sur l'expression du temps, le fait qu'en arabe moderne, l'usage des inchoatifs est très développé ‘surtout dans les contes, où ils jouent le rôle du français « et alors »’ (1924: 267), il donne des exemples avec les deux constructions (avec et sans coordonnant). Cependant la proportion des uns et des autres est très inégale, les emplois sans *w(a)* étant beaucoup plus nombreux que ceux avec *w(a)* — et cela depuis longtemps sans doute, si l'on en croit l'attestation du moyen-arabe[15].
Beaucoup d'auteurs font allusion à cet emploi particulier à propos du verbe ‘se dresser, se lever’. Les faits se ressemblent d'un parler à l'autre, mais quelques différences se dégagent.
i) En l'absence de coordonnant, la relation entre $V^1$ et $V^2$ pose un problème d'analyse. Pour Fischer (2002), il s'agit d'une ‘nebenordnende Komposition’ qui s'oppose à la ‘unterordnende Komposition’ attestée dans la construction à auxiliaire où *gâm* est suivi d'un $V^2$ à l'inaccompli ou au participe. Formellement, il n'y a effectivement ni subordination ni hypotaxe: la forme aspecto-temporelle des deux verbes qui se suivent est identique et la tournure peut être considérée comme appositive. On notera cependant que Reichmuth est le seul à donner un indice en ce sens, car il sépare les deux verbes, dans ses exemples, par un trait oblique — tout en optant clairement pour une interprétation énonciative de *gāman* (traduit par *da* ‘alors’) dans le dialecte de l'Ouest soudanais qu'il étudie:

[14] À noter que, à la p. 87 (§ 6), le *gām w-* suivi d'un $V^2$ à l'accompli a le sémantisme d'une verbe plein.
[15] Dans le moyen-arabe du Proche-Orient, Lentin (1997: 644) n'a relevé qu'un seul exemple avec *wa* de *qām(a)* discursif.

(38) gāman/ rawwaḥan kullahin
'Da gingen sie alle fort.' (1983: 295)

ii) Dans certains parlers, *gām/qām/ʾām* a un emploi d'inchoatif et un emploi discursif. C'est le cas de la Haute Jézireh syrienne et de l'Est de l'Arabie (où *w-* est facultatif), mais c'est aussi le cas, au Maghreb, à Takroûna (Marçais et Guiga, *op. cit.*: 3318), dans la Shukriyya (Reichmuth, *op. cit.*) et à Abbéché (Roth, *op. cit.*: 44) et, au Moyen-Orient, chez les bédouins du Nord d'Israël (Rosenhouse, *op. cit.*: 327) et au Yémen[16].
D'autres parlers ne connaissent pratiquement que l'emploi discursif. C'est le cas le plus fréquent au Proche-Orient, aussi bien en Egypte (cf. Woidich 1995 et 2002) et dans le Sud de la Turquie (Procházka 2002: 155) que dans les parlers de sédentaires palestiniens, libanais et syriens, voire mésopotamiens (cf. Blau 1960: 123-9, 152-3 et, pour une vision d'ensemble plus récente, Fischer, *op. cité*: 153-6).
iii) Dans certains parlers, l'emploi discursif n'est signalé que pour une succession d'accomplis (ainsi à Takroûna ou Abbéché). Dans d'autres, il est relevé aussi pour une suite d'inaccomplis, soit 'nus' (dans la Shukriyya, avec une valeur de présent historique), soit précédés d'une particule (*b-* à Çukurova, dans le Sud de la Turquie). Enfin, comme on l'a évoqué précédemment, un parler comme celui de la Haute Jézireh syrienne présente des emplois discursifs avec *gâm* extrêmement variés, que *w-* soit présent ou non, les deux verbes pouvant être à l'accompli, à l'inaccompli (avec *čān*), à l'impératif narratif ou au participe (cf. (40)) :

(40) gāymīn gāylin darrbu [...]
'Alors ils dirent: allez chercher (...)' (Bettini, *op. cit.*: 271, § 7)

iv) Parfois, il n'y a plus d'accord en genre et en nombre entre *gām/qām/ʾām* et $V^2$, le processus de grammaticalisation du verbe de mouvement se manifestant formellement par une tendance à l'invariabilité. Ce phénomène, rare, a été signalé pour l'aire syro-libanaise (Versteegh 1984: 102, cf. (41); Talay 2003: 374; Bettini, *ibid.*: 44[17]). Au Caire, cette tendance caractériserait le 'substandard of lower classes' (Woidich 1995: 265).

(41) ʾām ʾəžətna sayyāra
'da kam ein Auto zu uns' (Grotzfeld 1965: 89)[18]

v) Enfin, il est fréquent que l'emploi discursif de *gām/qām/ʾām* ne se limite pas à introduire un nouvel énoncé, voire une nouvelle séquence comme en (40). La possibilité de trouver cet emploi en tête de la proposition principale après une subordonnée temporelle (comme dans (30) en *ḥassāniyya*) ou dans l'apodose d'une conditionnelle, a été signalée dans de nombreux dialectes, mais elle n'est pas nécessairement attestée partout.

3.2.3. Les valeurs discursives de *gām/qām/ʾām* (avec ou sans *w-*)
Il est fréquent, dans les dialectes, que l'emploi discursif de *gām/qām/ʾām* garde quelque chose

[16] Il semblerait toutefois que les deux emplois de *gām* ne soient pas toujours bien distingués formellement, en particulier au Yémen (voir, pour Sanaa, Naïm 2009: 86). Cf. l'énoncé suivant recueilli dans la Tihama où *gām* suivi d'un $V^2$ à l'inaccompli est rendu, tantôt par 'se mettre à', tantôt par 'alors':
(39) qām iġānni, aftagad ar-rafīq, qām iġānni ʕaleyh
'Il se mit à chanter, il essayait de retrouver son ami perdu (en mer), alors il composa une chanson sur lui.' (Simeone-Senelle, *op. cit.*: 232)
[17] Elle précise toutefois que cette invariabilité fait alors de *gâm* une quasi 'formule de transition'.
[18] On pourra remarquer la place qu'occupe, dans cet exemple, le sujet lexical: après $V^2$. Une telle position n'est pas fréquente et pourrait être corrélée à l'invariabilité de $V^1$.

du sémantisme du verbe ‘se dresser, se lever’. Il s'agit, le plus souvent, d'une connotation de soudaineté. À Takroûna, elle est définie comme ‘une nuance d'énergie et de vivacité’ (cf. (42)) et il est intéressant de noter par comparaison la nuance de sens qu'apporte dans le même parler le verbe auxiliaire *bqê*: ‘en fin de compte’, ‘et alors’ — pour marquer qu'un énoncé qui suit se fonde sur la constatation d'un état antérieur (cf. Marçais et Guiga, *op. cit.*: 361)[19].

(42) qâm sœb$^{b}$ni
‘tout à coup le voilà qui se mit à m'insulter’ (p. 3318)

À Takroûna, la nuance apportée par *qâm* est donc sensiblement la même, qu'il soit inchoatif (cf. 2.2.1.) ou discursif. Une nuance identique ou proche a été signalée dans bien d'autres dialectes, que *gām/qām/ʾām* y ait ou non des emplois d'auxiliaire de l'inchoatif (voir notamment Procházka 2002: 155; Reichmuth 1983: 295; Naïm, *op. cit.*: 86)[20]. Cependant, cette nuance peut être absente car réservée à l'emploi inchoatif, ainsi à Tunis juif où la valeur discursive de *qām* se rapproche de celle, plus neutre, de *žā* (Cohen 1975: 136). Elle peut aussi être l'objet d'un débat[21] ou ne représenter qu'une des valeurs possibles (cf. Firanescu 2003).
Lorsque disparaît la nuance de soudaineté (nuance qui tend à modifier la vision de l'événement proprement dit), la valeur apportée par *gām/qām/ʾām* devient plus discursive : elle concerne la relation de consécutivité entre l'événement considéré et celui qui précède ou (cf. Woidich 1995: 265) l'importance que le locuteur attribue à un événement particulier.
Il arrive cependant que toutes ces valeurs s'affaiblissent et que *gām/qām/ʾām* ait des emplois très fréquents mais désémantisés. La tendance a été soulignée depuis longtemps pour le parler palestinien de *Bīr Zēt* (cf. Blau, *op. cit.*), mais les travaux de Henkin ont donné à l'étude de Blau un prolongement particulièrement significatif. En analysant les styles narratifs des bédouins du Négev et des sédentaires palestiniens, elle a montré l'importance que pouvait jouer l'emploi de *qām* pour caractériser la langue littéraire des uns et des autres, et pour différencier, non seulement le style narratif des bédouins de celui des sédentaires palestiniens, mais encore celui des bédouins du Négev de celui des bédouins du Nord d'Israël (cf. notamment 1996 et 2010: 152 et *sq.*). À propos du parler des sédentaires palestiniens de *Bīr Zēt* (représenté ici par SK pour Schmidt-Kahle 1918), elle écrit:

> By virtue of its lexical content, the verb *qām* may originally have been very effective in narrating extra active, sudden events. Now, however, *qām* is completely delexicalized in cases like ***qāmū*** *qaʿadū* (SK36–9) “They sat down,” or ***qāmat*** *inḥaraqat* (SK41–14) “she burned,” or ***qāmat*** *wiqʿit il-fūṭa* (SK51–12) “the towel dropped.” Because of its frequency, especially but not only in dramatic sections, the *qām* complex is no longer marked as sudden and dramatic. However, doubling verbality and “pastness,” makes the complex particularly effective for narrating sequenced actions in a distanced manner. (1996: 175)

[19] Sur la notion de continuité qui est à l'œuvre dans le *baʾa* libanais (auxiliaire et marqueur discursif), voir également Germanos (2008).
[20] À Damas (Jérôme Lentin, *communication personnelle*), *qām*, suivi d'un autre accompli, est très fréquent pour présenter avec vivacité l'enchaînement entre deux procès. Equivalent de ‘alors...’, ‘et hop...’, il est souvent employé avec *ʾal* pour rapporter un dialogue.
[21] Ainsi en est-il de l'arabe iraquien pour lequel les informations semblent contradictoires (cf. Versteegh, *op. cit.*: 110, note 43).

## 4. La grammaticalisation de verbes signifiant ‘prendre, saisir’

### 4.1. En *ḥassāniyya* : *gbaḍ*

#### 4.1.1. Les exemples relevés chez Tauzin

Les *Contes arabes de Mauritanie* comportent vingt-huit textes, parfois très courts, le plus souvent assez longs. L'un d'entre eux, celui qui a pour titre ‘Le chacal et la lapine’, présente une particularité linguistique: le conteur (ou plutôt la conteuse) y emploie aussi bien *gâm* que *gbaḍ* comme marqueur discursif.

Ce conte comprend 6 paragraphes (p. 20-23 du livre). Il narre l'histoire d'un chacal qui vient d'épouser une lapine et qui souhaite montrer à sa compagne que, contrairement à ce qu'elle pense, il n'a pas peur du lion. Il promet que, malgré sa faiblesse et sa petitesse, il pourra tuer tous les animaux et que, en guise de preuve, il prendra leurs cœurs et les lui rapportera dans une malle. C'est ce qu'il réalisera, par le mensonge et la ruse. D'abord il fait tuer tous les animaux par le lion — en s'arrangeant pour que l'un après l'autre chacun d'eux apparaisse comme étant celui qui s'est permis de boire le lait du roi des animaux. Ensuite, sous prétexte d'aller tous deux faire un feu en forêt, il attache un gros fagot de bois sur le dos du lion, y met le feu et fait brûler le fauve avec toute la forêt.

Le premier *gbaḍ* du texte apparaît dans le paragraphe introductif, à l'inaccompli. Suivi d'un complément d'objet (*ṣandûg* ‘cantine’), il fonctionne alors comme un verbe plein, avec son sens habituel de ‘prendre’. Le second, qui apparaît à l'accompli, en tête du paragraphe, précède un autre accompli coordonné par *wä*:

(43) gbaḍ wä mšä, u žä mənḍamm lə s-sbaʿ u gärvâv [...]wä l-ḥayawānât kâmlä.
‘Il s'en est allé, il est parti rejoindre le lion, la hyène (...) et tous les animaux’ (cf. 20-1)

On remarquera que ce *gbaḍ* n'a pas été traduit (comme le *gâm* discursif), à la différence du second *gbaḍ* du paragraphe qui, lui, est à l'inaccompli et est suivi d'un complément d'objet.

Le 3e § ne comprend qu'un seul *gbaḍ*, mais il s'agit cette fois encore d'un *gbaḍ* à l'accompli, employé intransitivement en tête du paragraphe et non traduit. Ces caractéristiques, associées au fait que le prédicat complexe *ʿâd (...) iži* précédé de *wä* équivaut à *wä* + $V^2$ à l'accompli, font qu'on peut, là encore, considérer qu'il s'agit d'un *gbaḍ* discursif. La tournure est plus difficile à identifier à cause de la double présence du sujet lexical (*əđ-đîb*) et d'une subordonnée temporelle (*mnäyn...*), mais l'un et l'autre se rencontrent aussi avec *gâm*[22].

(44) gbaḍ əđ-đîb u ʿâd ällā mnäyn iʿûd ʿgâb əl-läyl, iži lə-lbän əs-sbaʿ w iḥûz ʿlî-h [...]
‘Le chacal, tard dans la nuit, va vers le lait du lion, il s'en approche (...)’ (cf. p. 20-1)

Dans le paragraphe suivant, il y a six *gbaḍ* à l'inaccompli et un à l'impératif (je les souligne).

(45) iläyn yäwʿa əs-sbaʿ, igûl: « ânä läbn-i mən šaṛb-u ? läbn-i mən šaṛb-u ? ». igūlû l-u: « mā naʿṛav, ällā ḫaṛṛaṣ mən šaṛb-u ». yägbaḍ əs-sbaʿ w ikäwrär bî-hum kāmlîn iläyn yäžbaṛ đä lli šaṛb-u, iḥûz ʿlî-h u yəkᵊtl-u w igûl lə đ-đîb: « gbaḍ əšwî-h li ». yägbaḍ əđ-đîb u yəšwî-h ši zäyn w išəgg-u, u yägbaḍ gaḷb-u w idîr-u və ṣ-ṣandûg, əlli žâyəb mən šôṛ ən-nêräb, w idīrû-h vî-h. iläyn ižībû-h, yägbaḍ əs-sbaʿ wä tlä yäwkl-u w igûl l-u:

[22] Pour le sujet, cf. notamment (25) et (28). On notera cependant que de telles insertions jouent peut-être un rôle dans la genèse des emplois non canoniques (voir les exemples donnés en 3.1.2.).

« huwwä gaḷb-u mnäyn ? ». igûl l-u: huwwä yälu kân əb gaḷb-u mā yəšṛəb läbn-ak äntä. igûl l-u: « đâk əlli gəlt ḥagg ». u yägbaḏ u yäwkl-u, iläyn bädd ʕlî-hum kāmlîn, iläyn ktəl-hum kāmlîn, đīk əž-žmâʕa əlli mʕâ-h. u huwwä ällā iḥûz ʕlî-hum u yəšwî-hum u yägbaḏ gaḷb-hum u idîr-u və ṣ-ṣandûg, u täwv.

‘Quand le lion se réveille, il dit: « Qui c'est qui a bu mon lait ? Mon lait, qui l'a bu ? ». Ils lui disent: « Je ne sais pas, tu n'as qu'à regarder qui l'a bu ». [X] Le lion tourne autour d'eux jusqu'à ce qu'il ait trouvé celui qui l'a bu, il s'approche de lui et le tue. Et il dit au chacal: « [X] Fais-le griller pour moi ». [X] Le chacal en fait une belle grillade, le déchiquète, prend le cœur, et le met dans la malle, celle qu'il avait apportée de chez la lapine, il le met dedans. Quand il le lui apporte, le lion le prend, il se met à le manger et lui dit: « Où est son cœur ? ». Il lui dit: « S'il avait été intelligent, il n'aurait pas bu ton lait ». Il lui dit: « Ce que tu dis est vrai ». Et [X] il mange jusqu'à ce qu'il vienne à bout de tous, jusqu'à ce qu'il ait tué tout le groupe qui était avec lui. Et lui, il s'approche d'eux, il les fait rôtir, il prend leur cœur et le met dans la malle.’ (cf. p. 20-1)

Les occurrences de *gbaḏ* sont ici très nombreuses. Dans deux cas (4e et 7e), la présence d'un complément d'objet (*gaḷb* ‘cœur’) prouve clairement qu'il s'agit du verbe plein (et il est traduit comme tel — cf. le soulignement dans la traduction). Dans quatre cas (2e, 3e, 5e et 6e), le verbe n'a pas de complément d'objet mais, comme il précède un verbe (‘griller’ ou ‘manger’) qui, lui, en a un (un pronom représentant *gaḷb* ‘cœur’), on peut supposer que les deux verbes — inaccomplis coordonnés ou impératifs juxtaposés — partagent le même complément. C'est d'ailleurs ainsi que Tauzin, au moins dans un cas, l'a compris puisqu'elle a traduit *yägbaḏ əs-sbaʕ wä tlä yäwkl-u* par ‘le lion le prend, il se met à le manger’. Reste cependant au moins une occurrence (la 1e), où l'on ne voit pas quel complément d'objet pourrait être sous-entendu, le verbe coordonné qui suit se construisant intransitivement avec *bî-hum*: on aurait donc au moins un exemple où, pour *gbaḏ*, l'inaccompli aurait le même rôle discursif que l'accompli.

Enfin, dans le dernier paragraphe, on trouve deux occurrences, cette fois non ambiguës: un cas de marqueur discursif (*gbaḏ wä dẖəl*) et un cas de verbe plein (*gbaḏ gaḷb-u*).

On trouve des emplois discursifs de *gbaḏ* dans d'autres contes, mais de manière plus sporadique. Il y a, par exemple, dans le conte suivant (‘Le jeune homme et sa cousine’), un emploi de *gbaḏ u* qui ne peut être que discursif car *gabḏət* ne peut guère avoir le même complément d'objet que *žämʕət*.

(46) gâl l uṃṃ-u änn-u lâhi yətʕaṛṛaṣ. gabḏət uṃṃ-u u žämʕət yâsər mən əṭ-ṭāvilât
‘Il a dit à sa mère qu'il allait se marier. [X] Sa mère a rassemblé beaucoup de jeunes filles’ (cf. p. 24-5)

Ce dernier exemple, comme le suivant (relevé dans le conte ‘Les garçons et les *gouls*’), montre qu'il y a bien accord en genre et en nombre avec le sujet. À noter que, le coordonnant étant absent, il s'agit là d'un emploi non canonique[23].

(47) tämmu vämm mʕâ-hum [...] iläyn nṭâḥ ʕlî-hum. gabḏu hûmä gaʕdu lhêh hûmä əṯ-ṯlâṯä
‘Ils sont restés là avec eux (...) jusqu'à ce qu'on leur tombe dessus. [X] Ils se sont mis à l'écart, eux les trois frères’ (cf. p. 110-1)

[23] Il existe aussi un emploi non canonique de *gâm* dans le même conte. Ce pourrait être le signe d'une évolution caractéristique de l'idiolecte du conteur.

Enfin, on trouve au moins un autre *gbaḍ* discursif à l'inaccompli dans le conte 'L'oiseau vert' — qui compte par ailleurs un assez grand nombre de *gâm* discursifs.

(48) itämm gâˁəd ˁand ən-nâṛ iläyn träggäd ən-nâs yägbaḍ w igîs lə-qnäm
'Il restait assis près du feu jusqu'à ce que les gens dorment profondément, puis il allait vers le troupeau' (cf. p. 138-9)

4.1.2. Les exemples relevés chez Ould Mohamed Baba

L'emploi de *gbaḍ* comme marqueur discursif est extrêmement rare. Néanmoins j'en ai trouvé des attestations dans l'un des articles de Ould Mohamed Baba — dans deux histoires sur sept mais, comme il n'y a pas de précisions sur les informateurs, on ne peut savoir si cela concerne plus d'un locuteur.

Dans la 4e histoire, *gâm* est employé une fois comme marqueur discursif et *gbaḍ*, trois fois (dont deux dans les phrases suivantes):

(49) gâmu w-ˁayyṭu l-ḥaṛṭâni gālû-l-u: « dvaˁ šōṛ đōk mnâdəm lli žä ṛâkəb əṯ-ṯôṛ w-nvuḫ bî-k əṯ-ṯōṛ ». gbaḍ əl-ḥaṛṭâni w-ḫallä mnâdəm iläyn dḫal ˁâd v-əṭ-ṭamẓa v-bläd đīk əl-bälälä gbaḍ u nvaḫ bî-h əṯ-ṯôṛ
'[X] Los hombres llamaron a un *ḥaṛṭâni* (antiguo esclavo liberto) y le dijeron: « Ve a aver a aquel hombre que viene montado en un toto y sopla en el trasero de su toro.
Cogió el *ḥaṛṭâni*, dejó que el toro se metiera en medio del cieno; entonces sopló en el trasero del toro.' (cf. p. 256-7)

Ould Mohamed Baba n'a pas cherché à rendre le *gâm* discursif. En revanche, il a traduit, curieusement, le premier *gbaḍ* par le verbe plein (*cogió*) et le second, par le même adverbe (*entonces*) qu'il avait déjà utilisé pour le *gâm* discursif.

Dans la 5e histoire, *gâm* est employé plusieurs fois comme marqueur discursif, mais l'occurrence ambiguë de *gbaḍ* (dans *gbaḍ w-ˁṭâ-h ugiyyä* 'cogió y le dio una *ugiyyä*') est probablement à interpréter, vu la traduction et le contexte, comme un verbe plein dont le complément (*ugiyyä* 'pièce de monnaie' de l'ancien temps) serait sous-entendu.

Dans la 6e histoire, seul *gbaḍ* est employé comme marqueur discursif.

(50) gâl-l-u: « ḥagg yä ḫû-yä ». gabḍu w-ˁayyṭû-l-hum mn-bˁîd gālû-l-hum
'El otro contestó: « Tienes razón hermano ». Fueron, llamaron a los W.D. y les dijeron des lejos' (cf. 258-9)

4.1.3. Particularités de la construction avec *gbaḍ*

Les emplois de *gbaḍ* comme marqueur discursif sont très comparables à ceux de *gâm*, hormis le fait qu'ils sont beaucoup plus rares.

Les différences, syntaxiques et sémantiques, entre les deux verbes pleins ne semblent pas avoir d'influence sur le sens et l'emploi des formes grammaticalisées. D'une part, la désémantisation est très forte dans les deux cas, d'autre part, la construction est la même, que le verbe source soit transitif ou intransitif. Le verbe *gbaḍ* n'ayant pas de complément d'objet dans sa fonction narrative, on aurait pu s'attendre à ce que cela facilite l'identification du rôle discursif. Les exemples ont montré les limites de ce critère, dans la mesure où, avec des verbes coordonnés, on pouvait avoir une sorte de mise en commun du complément, celui-ci n'étant exprimé qu'après le second verbe — même si l'on s'attend, en principe, à ce qu'il y ait une reprise du complément. Cf. *gabḍ-u* et *där-u* dans (51):

(51) gabḍət l-u kṛâˁ ždäyy [...] u gâlət l-u « ḥâk » u ḥâz ˁlî-hä u gabḍ-u u där-u və-məḫˀlt-u
‘Elle a pris un pied de petit cabri (...) et elle lui a dit: « Tiens ». Il s'est approché d'elle, l'a pris et l'a mis dans son sac.’ (cf. p. 24-5)

Le fait qu'il y a au moins deux exemples où l'inaccompli de *gbaḍ* paraît remplir la fonction discursive réservée normalement à l'accompli, constitue cependant une particularité. Le non emploi de *gbaḍ* comme auxiliaire de l'inchoatif a pu jouer un rôle (en imposant moins de contrainte dans l'extension du rôle discursif). En tout cas, la fonction aspectuelle de *gbaḍ* n'existant pas en *ḥassāniyya*, on peut supposer que sa fonction dans la narration trouve son origine directement dans une construction coordonnante. L'un des maillons dans l'évolution pourrait être un énoncé comme (52) où l'on perçoit une tendance à la désémantisation de *gbaḍ* (comment ‘prendre la plaie’ ? — ce qui est pourtant le sens littéral de *gbaḍ əž-žəṛḥ*). Il suffirait de déplacer *əž-žəṛḥ* et d'en faire le complément de $V^2$ pour que *gbaḍ* devienne formellement un marqueur discursif:

(52) gbaḍ əž-žəṛḥ wä tlä yəṣˀgl-u
‘Puis il a commencé à laver la plaie’ (cf. p. 138-9)[24]

### 4.2. Dans les autres dialectes arabes

4.2.1. Les emplois narratifs

Le seul parler, à ma connaissance, où l'on trouve un emploi discursif de ‘prendre’ comme en *ḥassāniyya*, est (à nouveau) celui des Bédouins de Syrie (voir Bettini, *op. cit.*: 43-4). Dans la Haute Jézireh, ‘prendre, saisir’ se dit *giḍab* (avec une métathèse[25]). C'est un verbe qui se construit normalement avec un complément d'objet direct (voir p. 64, § 16; p. 80, § 3) mais qui, dans les contes féminins, peut être employé intransitivement avec la même valeur discursive que *gâm*. Cependant, les occurrences tendent à n'apparaître que chez certaines conteuses, notamment chez Fṭêm (contes II à VIII) et Ṭarfa (contes XXV et XXVI).

Un trait caractérise par ailleurs les emplois intransitifs de *giḍab* par rapport à ceux de *gâm*: l'usage du coordonnant *w-* y est beaucoup plus fréquent après *giḍab* qu'après *gâm*. Il se trouve aussi bien entre des accomplis (cf. (53) — contrairement à ce qu'on avait avec *gâm*) qu'entre des inaccomplis, des participes ou des impératifs narratifs (cf. (54)). L'absence de *w-*, bien qu'assez rare, est également attestée (cf. (55) — voir aussi Bettini, *op. cit.*: 43-4)[26].

(53) gḍuban w-nzalan ˁlē
‘Elles alors descendirent pour le rencontrer.’ (p. 115, § 12)

(54) ugḍub yā d-dīk w-šfūṭ-ilhin al-may
‘Le coq alors leur vida l'eau’ (p. 82, § 11)

(55) gḍuban gālan
‘Alors elles dirent’ (p. 117, § 21)

[24] Il y a d'ailleurs un exemple de *gbaḍ* discursif dans le paragraphe précédent (cf. (48)).
[25] La métathèse entre les 2e et 3e consonnes radicales (cf. arabe classique *qabaḍa*) semble assez fréquente dans les parlers de bédouins du Moyen-Orient (voir Rosenhouse, *op. cit.*: 323).
[26] À noter un cas intermédiaire, sans *w-* (p. 267, § 14), comparable à celui observé en *ḥassāniyya* (exemple (52)) où le nominal complément d'objet de $V^1$ est repris par le pronom affixe complément d'objet de $V^2$.

4.2.2. Les emplois comme auxiliaires de l'inchoatif

Comme le précise Bettini (*ibid.*: 43, note 41), le verbe *giḍab* 'n'est utilisé comme véritable auxiliaire que très rarement'. Bien que l'exemple donné ait été relevé chez la conteuse Fṭêm (p. 100, § 18), il est trop isolé pour qu'on puisse faire dériver l'emploi discursif du verbe de son éventuel emploi comme inchoatif. Chez les bédouins de Syrie, comme chez ceux de Mauritanie, l'emploi grammaticalisé de 'prendre' est plus limité que celui de 'se dresser'.

Il est à noter qu'un quasi synonyme est connu, en arabe, pour ses emplois d'auxiliaire. *ʾaḫaḏa* 'prendre' est en effet un inchoatif en arabe classique (Anghelescu 2004: 417-8) et en arabe moderne (Badawi and *al.*, *op. cit.*: 427-8)[27]. Il en est de même, parfois, de ses équivalents dialectaux tels le *ḫḏa* tunisien (Cohen 1924: 268, d'après William Marçais) ou le *ʾéḫed* libanais — ce dernier s'emploie comme l'auxiliaire *bálleš*, mais apporte en plus 'une nuance d'effort, de tentative pour réaliser un fait' (Feghali, *op. cit.*: 49).

Par contre, à Malte où l'auxiliaire de l'inchoatif le plus fréquent est *bɛ́da*, ce n'est pas l'équivalent dialectal de *ʾaḫaḏa* qui a été grammaticalisé[28], mais bien celui de *qabaḍa*: *ʾábad*. L'emploi de ce verbe comme auxiliaire conserve souvent une nuance de soudaineté ou d'intensité, et n'est répandu que dans la population villageoise (Vanhove 1993: 248-51).

Alors que *ʾaḫaḏa* et ses équivalents dialectaux ne semblent pas avoir d'emploi énonciatif, Vanhove (*op.cit.*: 248) cite en maltais un exemple où *ʾábad* est coordonné à un second accompli et n'apporte, sémantiquement, qu'une indication de soudaineté.

## 5. Conclusion

La notion d'inchoativité est rendue de multiples façons dans les langues du monde mais, en arabe, l'une des plus fréquentes est le recours à une périphrase d'auxiliation. Dans la structure asyndétique composée de deux verbes qui (sauf stade de grammaticalisation particulièrement avancé) partagent le même sujet, l'auxiliant a pour origine un verbe relevant préférentiellement de quelques champs sémantiques privilégiés. J'en ai exploré deux dans la présente étude, d'une part les lexèmes exprimant un mouvement/position du corps (soit 'se lever, se (re)dresser', soit 's'asseoir'), d'autre part les lexèmes signifiant 'prendre'. Bien que le second axe soit assez bien représenté en arabe littéraire et, en général, dans les langues du monde (cf. Anghelescu 2004: 418), le premier semble plus courant dans les dialectes arabes.

Après avoir étudié le fonctionnement des auxiliaires de l'inchoatif, et notamment de *gâm* 'se lever' en *ḥassāniyya*, je me suis intéressée aux emplois discursifs de ce même verbe. J'ai montré que, dans les textes narratifs, *gâm* apparaissait souvent comme premier élément d'une suite de verbes coordonnés partageant le même sujet et le même aspect et qu'il pouvait alors perdre son sens propre pour ne garder qu'une valeur discursive d'enchaînement (avec une nuance éventuelle de soudaineté du procès ou d'insistance de l'énonciateur). L'analyse d'un certain nombre de contes a révélé que, chez certains locuteurs mauritaniens, *gbaḍ* 'prendre' assumait les mêmes emplois discursifs que *gâm* alors qu'il n'avait jamais ceux d'auxiliaire de l'inchoatif.

À la lueur de ces faits, je suis tentée de penser que les deux types d'emploi (inchoatif *vs* discursif) correspondent à des grammaticalisations indépendantes: l'une, qui conduit à une auxiliation, l'autre, qui se situe sur la voie de la transcatégorisation (en adverbe de phrase). Formellement, il n'y a souvent aucune marque visible de grammaticalisation (à l'exception

[27] Cohen signale que le verbe *ʾaḫaza*, qu'en guèze, a pris également le sens de 'se mettre à'.
[28] Du moins pas dans cet emploi-là, car il est peut-être à l'origine de la particule maltaise *ḥa*.

toutefois de l'emploi intransitif de *gbaḍ*) car l'une et l'autre structures dans lesquelles ces verbes apparaissent ne sont nullement spécifiques. Si la grammaticalisation aboutit, dans les deux cas, à une certaine dépendance de *gâm* et *gbaḍ* par rapport à $V^2$, c'est dû uniquement à l'évolution sémantique car, en perdant leur sens propre, les verbes grammaticalisés deviennent, soit des auxiliaires aspectuels, soit l'équivalent de particules discursives.

Dans un parler comme le *ḥassāniyya*, la distinction entre les deux types d'emploi est bien tranchée car elle repose (sauf exceptions) à la fois sur la présence ou non du coordonnant *w(ä)* et sur les modalités temps-aspect-mode (TAM) des deux verbes (le choix, fort restreint, étant d'ailleurs limité pour l'essentiel à l'aspect de $V^2$, car $V^1$ est quasiment toujours à l'accompli).

On retrouve l'un et/ou l'autre emplois dans beaucoup de parlers arabes, parfois pour le même verbe, parfois pour un synonyme ou un antonyme (comme 's'asseoir'/'se lever'), mais la distinction entre les deux types d'emploi y est généralement moins nette, d'une part à cause d'une plus grande variété dans les modalités TAM des deux verbes (même si la différence la plus fréquente reste portée par l'aspect de $V^2$: inaccompli/participe *vs* accompli), d'autre part à cause de l'absence presque généralisé du coordonnant.

Le fait qu'on ait alors, dans ces dialectes, des séquences composées de deux accomplis ou de deux inaccomplis (mis formellement sur le même plan mais non coordonnés) constitue une certaine évolution par rapport aux structures de l'arabe ancien (cf. Fischer, *op.cit.*: 153).

Woidich (2002: 131) s'est interrogé sur l'histoire de ces constructions: sont-elles apparues par contamination avec la tournure auxiliant + auxilié ou du fait de la disparition seconde du coordonnant ? Ce qui paraît clair pour le *ḥassāniyya* n'est pas nécessairement généralisable, mais on retiendra qu'il existe d'autres parlers où la construction avec coordonnant est relativement bien attestée: ainsi le parler syrien de la Haute Jézireh étudié par Bettini — un dialecte qui présente d'ailleurs, dans le choix des lexèmes 'sources', de remarquables ressemblances avec l'arabe de Mauritanie.

## Références bibliographiques


Abu-Haidar, F. 1991. *Christian Arabic of Baghdad*. Wiesbaden: Harrassowitz.

Anghelescu, N. 1991. L'expression de l'inchoativité en arabe. *The Arabist* 3-4: 29-35.

Anghelescu, N. 1999. Modalities and grammaticalization in Arabic. In Y. Suleiman (ed.), *Arabic Grammar and Linguistics*, 130-142. Richmond: Curzon Press.

Anghelescu, N. 2004. *La langue arabe dans une perspective typologique*. Bucureşti: Editura Universităţii din Bucureşti.

Badawi, E., M. G. Carter and A. Gully. 2004. *Modern Written Arabic. A Comprehensive Grammar*. London/New York: Routledge

Bettini, L. 2006. *Contes féminins de la Haute Jézireh syrienne. Matériaux ethno-linguistiques d'un parler nomade oriental*. Firenze: Università di Firenze.

Blau, J. 1960. *Syntax des palästinenischen Bauerndialekts von Bir Zet. Aufgrund der « Volkserzählungen aus Palästina » von Hans Schmidt und Paul Kahle*. Walldorf-Hessen: Verlag für Orientkunde Dr. H. Vordran.

Boris, G. 1958. *Lexique du parler arabe des Marazig*. Paris: Klincksieck.

Cohen, D. 1963. *Le dialecte arabe* ḥassānīya *de Mauritanie*. Paris: Klincksieck.

Cohen, D. 1975. Le parler arabe des Juifs de Tunis. Tome II : Etude linguistique. The Hague-Paris: Mouton.

Cohen, M. 1924. *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*. Paris: Ernest Leroux.

Cowell, M. W. 1964 [rééd. 2005]. *A Reference Grammar of Syrian Arabic*. Washington D. C.: Georgetown University Press.

Eksell, K. 1995. Some Punctual and durative Auxiliaries in Syro-Palestinian Dialects. In J. Cremona, C. Holes and G. Khan (eds.), *Proceedings of the 2nd International Conference of l'AIDA (10-14 sept. 1995)*, 41-49. Trinity Hall (University of Cambridge).

Erwin, W. M. 1963. *A Short Reference Grammar of Iraqi Arabic*. Washington, D. C.: Georgetown University Press.

Feghali, Mgr M. 1928. *Syntaxe des parlers arabes actuels du Liban*. Paris: Geuthner.

Firanescu, D. 2003. Le modalisateur aspectuel-temporel *qām* dans le parler syrien. In I. Ferrando and J.J. Sanchez Sandoval (eds), *AIDA 5th Conference Proceedings, Cádiz september 2002,* 481-92. Cádiz: Publicationes de la Universidad de Cádiz.

Firanescu, D. 2008. The Moving Sands of the Modals *raaH* and *ija* in Syrian Arabic. In S. Procházka and V. Ritt-Benmimoun (eds), *Between the Atlantic and Indian Oceans: Studies on Contemporary Arabic Dialects. Proceedings of the 7th AIDA Conference*, 185-94. Münster-Wien: LIT-Verlag.

Firanescu, D. 2010. The meanings of becoming in spoken arabic from Syria. Approach of the modal *ṣār*. *Matériaux arabes et sudarabiques (G.E.L.L.A.S.)* 12 (2006-2010): 37-62.
Fischer, W. 2002. Unterordnende und nebenordnende Verbalkomposita in den neuarabischen Dialekten und im Schriftarabischen. In W. Arnold und H. Bobzin (eds), *« Sprich doch mit deinen Knechten Aramäisch, wir verstehen es! ». 60 Beiträge zur Semitistik. Festchrift für Otto Jastrow zum 60. Geburtstag*, 147-64. Wiesbaden: Harrassowitz.
Germanos, M.-A. 2008. Quelques emplois de *baʾa* en arabe dialectal libanais. In S. Procházka and V. Ritt-Benmimoun (eds), *Between the Atlantic and Indian Oceans: Studies on Contemporary Arabic Dialects. Proceedings of the 7th AIDA Conference*, 207-16. Münster-Wien: LIT-Verlag.
Grand'Henry, J. 1977. Syntaxe du verbe en arabe parlé maghrébin II et III. *Le Muséon* 90: 237-58; 439-56.
Grotzfeld, H. 1965. *Syrisch-arabische Grammatik*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Haak, M. 2006. Auxiliary. In M. Eid, A. Elgibali, K. Versteegh (editor-in-chief), M. Woidich and A. Zaborski (eds), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics (EALL),* 216-21. Leiden: Brill.
Heath, J. 2003. *Hassaniya Arabic (Mali) : Poetic and Ethnographic Texts*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Henkin, R. 1996. Negev Bedouin vs. sedentary Palestinian narrative styles. *Israel Oriental Studies*16: 169-191.
Henkin, R. 2010. *Negev Arabic. Dialectal, Sociolinguistic, and Stylistic Variation*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Holes, C. 2001. *Dialect, Culture and Society in Eastern Arabia. Volume 1. Glossary*. Leiden: Brill.
Lentin, J. 1997. Recherches sur l'histoire de la langue arabe au Proche-Orient à l'époque moderne. Thèse d'Etat, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III.
Loubignac, V. 1922. *Textes arabes des Zaër. Transcription, traduction, notes et lexique*. Paris: Librairie orientale et américaine Max Besson.
Madouni, J. 1994. De l'auxiliarité dans un parler de Sidi-Bel-Abbès. *Matériaux arabes et sudarabiques (G.E.L.L.A.S.)* 6 (nouvelle série): 126-39.
Marçais, W. et A. Guiga. 1958-61. *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*. Paris: Geuthner.
Naïm, S. 2009. *L'arabe yéménite de Sanaa*. Leuven-Paris: Peeters.
Ould Mohamed Baba, A.-S. 1998. *'aṣl el-biḍān'*: textos de Məððärəðrä (Mauritania). *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 3: 163-201.
Ould Mohamed Baba, A.-S. 1999. Tres cuentos de ʕAbd el-Kärīm: la astucia del pobre. *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 4: 149-56.
Ould Mohamed Baba, A.-S. 2001. Cuentos de los Wlād Däymān: sutil socarronería. *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 5: 253-64.
Ould Mohamed Baba, A.-S. 2002. El dialecto hassaniyya de el-Gebla: textos para su estudio. *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 6: 233-51.
Procházka, S. 2002. *Die arabischen Dialekte des Çukurova (Südtürkei)*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Reichmuth, S. 1983. *Der arabische Dialekt der Shukriyya im Ostsudan*. Hildesheim/Zürich/New York: Olms.
Rosenhouse, J. 1984. *The Bedouin Arabic Dialects. General Problems and a close analysis of North Israel Bedouin Dialects*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Roth, A. 1979. *Esquisse grammaticale du parler arabe d'Abbéché (Tchad)*. Paris: Geuthner.
Schmidt, H. und P. Kahle. 1918. *Volkserzählungen aus Palästina*. Göttingen.
Simeone-Senelle, M.-Cl. 1995. Le fonctionnement de certains verbes de mouvement dans des dialectes de la Tihama du Yémen. In J. Cremona, C. Holes and G. Khan (eds.), *Proceedings of the 2nd International Conference of l'AIDA (10-14 sept. 1995)*, 227-35. Trinity Hall (University of Cambridge).
Socin, A. 1900-1. *Diwan aus Centralarabien*. Leipzig: Hrsg. V. H. Stumme. Leipzig: Teubner.
Sounkalo, J. 2008. *Spoken Hassaniya Arabic*. Hyattsville, MD: Dunwoody Press.
Taine-Cheikh, C. 1991. L'arabe des *Biḍân*, un dialecte bédouin de Maghreb occidental. In A. S. Kaye (éd.), *Semitic Studies (In honor of Wolf Leslau. On the occasion of his eighty-fifth birthday November 14th, 1991),* 1528-48. Wiesbaden: Harrassowitz.
Taine-Cheikh, C. 2004. Le(s) futur(s) en arabe. Réflexions pour une typologie. *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 8: 215-38.
Taine-Cheikh, C. 2009. Le(s) futur(s) en arabe et en berbère. Réflexions pour une typologie. *Faits de Langues* 33: 91-102.
Talay, S. 2003. *Der arabische Dialekt der Khawêtna. Teil II: Texte und Glossar*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Tauzin, A. 1993. *Contes arabes de Mauritanie*. Paris: Karthala.
Vanhove, M. 1993. *La langue maltaise. Etudes syntaxiques d'un dialecte arabe 'périphérique'*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Versteegh, K. 1984. *Pidginization and Creolization of Arabic*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins Publishing Company.
Watson, J. C. E. 1993. *A Syntax of Ṣanʕānī Arabic*. Wiesbaden: Harrassowitz.
Woidich, M. 1995. Somes Cases of Grammaticalization in Egyptian Arabic. In J. Cremona, C. Holes and G. Khan (eds.), *Proceedings of the 2nd International Conference of l'AIDA (10-14 sept. 1995)*, 259-68. Trinity Hall (University of Cambridge).
Woidich, M. 2002. Verbalphrasen mit asyndetischem Perfekt im Ägyptisch-Arabischen. *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 6: 121-92.